L’Ombre que l’on nourrit

Des miroirs amers de la jalousie



[1]

L’écran muet, sphinx noir qui ne dit rien,
Où chaque vibration devient un bout de lien.
L’ombre du doute, un fil qui se dévide,
Et tisse en nous des scénarios lucides.
Les mots d’hier, doux et limpides, s’effacent,
Le cœur soupçonne, la voix se cuirasse :
« Où vas-tu ? Qui t’écrit ? Pourquoi ce retard ? »
Notre amour s’endurcit derrière son rempart.

[Refrain]

Ô Jalousie, cri étouffé,
Tu fais de nous ce que nous redoutions d’être.
L’ombre au cœur, le poison aux lèvres,
Tu murmures, et nos fièvres te suivent.

[2]

Ton rire fleurit ailleurs, sur d’autres lèvres,
Un rire que je croyais ancré dans nos sèves.
Il pousse maintenant dans une autre saison,
Et mon cœur se serre, fêlé de trahison.
Un trait piqué, déguisé en louange,
Un compliment qui grince au lieu d’être échange.
Je vois briller ta joie comme un soleil blessant,
Et la lumière m’écorche au lieu d’être apaisante.

[Refrain]

Ô Jalousie, souffle voilé,
Tu déformes l’autre et nous déchires.
L’ombre au cœur, le poison aux lèvres,
Tu murmures, et nos fièvres t’imitent.

[3]

Son bureau luit, vitrine d’efforts visibles ;
Le mien croule, acharné, dans l’invisible.
Chaque succès jeté comme un bouquet aux pieds
Fait bruire en nous le gravier des regrets.
Nous griffons son talent d’une plume acide,
Voyant chance et hasard là où brûle l’étude.
Le triomphe des autres devient un butin,
Et nous voilà scribes amers, l’encre en venin.

[Pont]

Nous jalousons parfois l’être que nous fûmes,
Celui qui rêvait haut comme un arbre en brume.
Ou bien l’autre Nous, que l’avenir promet,
Plus grand, plus droit, plus libre que ce que l’on est.
Nous nous comparons à l’ombre de nous-mêmes,
Perdant le présent dans l’ébauche qu’on aime.
Nous comparons, nous tremblons, nous envions,
Puis découvrons que l’ombre vient de nous,
Et que nous pouvons cesser de la nourrir.

[4]

Sur l’écran défilent des vies en vitraux,
Vacances en couleurs, bonheurs beaux comme faux.
Leurs sourires vernis, posés pour la scène,
Creusent en nous l’ornière où la joie s’enchaîne.
Nous comparons nos jours aux miroirs trafiqués,
Et l’on se juge pauvre devant leurs clichés.
Noircissant nos heures pour leur paraître claires,
Oubliant que l’éclat n’est pas la lumière.

[Refrain]

Ô Jalousie, cri étouffé,
Tu fais de nous ce que nous craignions d’être.
Miroir brisé, venin sans fièvre,
Tu murmures, et nos ombres t’écoutent.

[Coda]

Un jour vient où la morsure se fait signe,
Non plus blessure, mais réveil qui nous révèle.
Nous apprenons à nommer l’ombre, à l’apprivoiser,
Pour qu’elle cesse d’engloutir, qu’elle commence à guider.
Nous ne mesurons plus nos routes à celles d’autrui,
Nous cultivons notre terre, nos racines, notre fruit.
Le souffle de l’autre n’est plus un vent d’effroi :
Il gonfle nos voiles, sans nous voler nos choix.
De l’envie stérile naît un dessein fertile,
Et nos mains cessent d’aigrir, elles bâtissent, subtiles.
L’ombre ne fuit pas — elle s’allège et consent :
Au lieu d’être poison, elle devient mouvement.